

# La littérature romande en marge de Paris

*Le cas de C. F. Ramuz, «à cheval» sur deux champs littéraires*

Reynald Freudiger  
(Université de Lausanne)

## Le champ littéraire romand, périphérique mais autonome

Avant de parler de «littérature romande», il convient ici de rappeler brièvement quelques données factuelles: la Suisse possède quatre langues nationales et seule une minorité de 20% de la population est de langue maternelle française. Ces francophones, qui représentent un million et demi d'habitants, vivent dans une région que l'on appelle parfois la Suisse française, mais plus communément la Suisse romande. Quantitativement, la communauté francophone est la seconde en importance, après la communauté germanophone qui représente plus de 60% de la population.

Ecrire en français, en Suisse, c'est donc écrire dans une langue qui n'est pas la langue la plus répandue à travers le pays.

Mais le lectorat potentiel déborde en contrepartie largement les frontières nationales, puisque la langue française est parlée dans de nombreux Etats à travers le monde, à commencer par la France voisine, qui compte environ soixante-cinq millions d'habitants.

Venons-en maintenant à la «littérature romande». L'expression, qui signifie «littérature suisse de langue française», fait débat. En effet, que peut-on bien ranger sous cette appellation? N'est-ce pas avant tout la langue qui définit une littérature? Ne vaudrait-il pas mieux se contenter d'inclure la production littéraire romande au sein de la production littéraire française, et en rester là? Car il n'y a pas, à proprement parler, de caractéristiques internes qui permettent de différencier un livre écrit à Paris d'un livre écrit à Genève par exemple. Même si l'on peut toujours essayer de trouver quelques thèmes spécifiques ou quelques particularités linguistiques, on ne peut pas expliquer la littérature romande en ayant recours à une approche strictement essentialiste. Ce serait la couper artificiellement de l'ensemble formé par les littératures de langue française dans le monde. C'est plutôt vers la sociologie, et en particulier celle de Pierre Bourdieu, qu'il convient de se tourner pour essayer de définir ce qui en fait la singularité et la spécificité.<sup>1)</sup> En effet, la Suisse romande possède, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au moins, ses propres institutions littéraires, indépendantes des institutions parisiennes: maisons d'éditions, revues, prix littéraires, criti-

---

1) Je pense en particulier à sa théorie des «champs». Voir Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, «Points essais», Paris, 1998.

ques, organismes de subvention, réseau de distribution, chaires d'université.<sup>2)</sup> Il est donc possible d'écrire un livre à Neuchâtel, de le publier à Genève et d'être vendu en librairie à Lausanne, tout en bénéficiant d'une visibilité médiatique dans l'ensemble de la Suisse francophone (par la télévision, les journaux ou la radio). Il y a ainsi une autonomie non négligeable du champ littéraire romand par rapport au champ littéraire parisien.

Voilà pour l'aspect théorique. Car le souhait de nombreux écrivains de langue française nés en Suisse, c'est souvent de dépasser les frontières de ce petit pays pour accéder au lectorat de toute la francophonie. Or, publier un livre à Genève ou à Lausanne, c'est être à peu près sûr qu'il ne sera pas lu à Paris. Les librairies parisiennes n'offrent en effet que rarement à leurs lecteurs la possibilité d'acheter des livres édités en Suisse. De même, les grands journaux parisiens ne parlent que très exceptionnellement de ces publications. La mauvaise diffusion se double d'un indéniable manque d'intérêt. La Suisse romande est en effet perçue, en France, à l'instar d'une partie de la Belgique, du Québec, de certains pays d'Afrique ou de certaines îles caraïbes, comme une périphérie. Car la France, contrairement à l'Allemagne par exemple, est un pays très centralisateur, et centralisateur jusque dans la culture. De longue date, on ne s'intéresse guère en France, à quelques exceptions près, qu'à ce qui se fait à Paris. C'est Paris qui donne la légitimité, c'est à Paris que l'on décide ce qui est bien, ce qui vaut la peine, c'est par Paris que passe la reconnaissance. Et il en va ainsi non

---

2) Sur le sujet, voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande(1830-1910)*, Payot, Lausanne, 1995.

seulement pour la France, mais souvent pour l'ensemble de la francophonie: dans les librairies romandes, on trouve, à côté des livres édités en Suisse, les livres édités à Paris, mais pas ceux qui le sont au Québec ou en Belgique. En d'autres termes, c'est la diffusion dans tous les pays de langue française qui passe obligatoirement, aujourd'hui comme hier, par Paris. Un écrivain roman qui veut accéder au lectorat français, tunisien ou marocain, a donc tout intérêt à publier à Paris. Cela lui permet d'ailleurs non seulement de toucher un public géographiquement plus étendu, hors des frontières nationales, mais aussi d'accroître son audience dans son propre pays, car «être publié à Paris» confère un important prestige en Suisse.

On comprend ainsi que de nombreux écrivains nés ou domiciliés en Suisse romande cherchent à se rapprocher de Paris: en essayant d'y publier leur livre tout en restant en Suisse, ou plus radicalement en allant s'y installer pour de bon. Souvent toutefois, ils peuvent jouer sur les deux tableaux, et publier tantôt en Suisse, et tantôt en France, selon les circonstances et le public visé.

Ce n'est d'ailleurs pas le champ littéraire romand en tant que champ littéraire autonome qui va m'intéresser ici, mais le champ littéraire romand en tant que champ littéraire périphérique par rapport au champ littéraire parisien. Les deux approches sont possibles. En choisissant la seconde, je souhaite mettre en évidence les points de passage existant entre l'un et l'autre, montrer que ces deux champs ne sont de loin pas complètement hermétiques.

Pour ce faire, je vais présenter un cas singulier, celui de Char-

les Ferdinand Ramuz. Sa trajectoire me semble en effet exemplaire, en ce qu'elle permet d'aborder frontalement la question des liens entretenus entre les deux champs littéraires, et notamment des avantages qu'il peut y avoir à publier dans l'un ou dans l'autre. Le cas de Ramuz pose en outre non seulement la question de la périphérie, mais également celle de la diversité idiomatique et des variations linguistiques qui existent au sein de l'espace francophone. Au nom de son origine périphériques par rapport à la métropole, Ramuz se fera en effet une fierté, et même une raison d'être, de ne pas écrire conformément aux règles grammaticales et syntaxiques établies par l'Académie française de Paris, en jouant volontairement sur les écarts linguistiques, en exagérant les différences, dans le but de promouvoir la richesse de la langue française telle qu'elle est pratiquée hors des écoles, dans la vie de tous les jours.

### C. F. Ramuz, écrivain suisse de langue française

Charles Ferdinand Ramuz naît en 1878 à Lausanne, en Suisse. Ses parents sont tous deux issus d'une famille paysanne, mais se sont installés en ville, où le père de Ramuz est devenu commerçant. Après des études de lettres à l'Université de Lausanne, il publie en 1903 un recueil de poèmes à Genève, à compte d'auteur, et obtient avec lui un succès d'estime en Suisse romande. Rapidement, il essaie de vivre de sa plume. Il écrit des articles et des nouvelles, qu'il fait paraître dans les journaux locaux, à Lausanne ou à Genève. Mais, lorsqu'il s'agira de pub-

lier un roman, c'est à Paris que Ramuz voudra le faire éditer, car il est bien conscient que c'est le meilleur moyen pour trouver un public, ainsi que la reconnaissance de la critique. Or, pour publier à Paris, il est alors préférable d'y vivre soi-même, et Ramuz le sait, raison pour laquelle il choisit de s'y installer. En 1938, il évoquera ce départ et relatera l'ensemble de son expérience parisienne dans une autobiographie intitulée *Paris, notes d'un Vaudois*. L'écrivain y revient sur ses premières impressions, des impressions «de Vaudois» (c'est-à-dire de suisse romand issu du le canton de Vaud), autrement dit des impressions qui sont celles d'un étranger, mais d'un étranger dont le français est la langue maternelle:

*Ce petit Vaudois est un peu ridicule. Il n'ignore pas qu'il l'est, mais n'en soupire pas moins après le pays quitté, quoiqu'il l'ait volontairement quitté. Et il a continué à soupirer tous ces premiers jours, constatant une grande quantité de petites différences qui le séparent de ceux qui l'entourent et qui, justement parce qu'elles sont petites, frappent bien davantage que les différences foncières qu'on devine de loin en quelque sorte et auxquelles ceux avec qui on a affaire sont préparés. Car Paris est malgré tout une ville cosmopolite: un Russe n'y étonne pas, on devine tout de suite qu'il est Russe. Un Marseillais, un Auvergnat y sont chez eux, ils sont classés. Ils font partie des apports incessants et familiers des provinces françaises; et, nous autres, nous ne sommes pas des provinces françaises. Quoique avec un accent plus faible et moins marqué, nous surprenons par une certaine inflexion de langage, par d'infiniment petites nuances, par les mots dont nous nous servons, par notre démarche sans doute aussi, notre attitude, notre allure, consé-*

*quences et effets de choses très profondes, dont nous ne nous étions pas rendu compte encore, faute d'occasion, et que nous étalons ainsi naïvement. Nous sommes, par exemple, pleins d'archaïsmes. J'avais été acheter chez le droguiste, qui s'appelait ici marchand de couleurs, un litre «d'esprit de vin» et on ne m'avait pas compris. Et, moi, je n'avais pas compris que je parlais le français, d'ailleurs pittoresque, d'un XVIII<sup>e</sup> siècle singulièrement désuet.<sup>3)</sup>*

Ces petites expériences linguistiques, les Suisses romands d'aujourd'hui les vivent encore quand ils vont à Paris. Il existe en effet quelques légères divergences dans la pratique de la langue, quelques variations, quelques nuances. En Suisse romande, on dit ainsi «septante» plutôt que «soixante-dix». Les exemples, pour nombreux qu'ils soient, sont souvent anecdotiques, mais Ramuz se plaît à les dramatiser, dans le but d'en faire en quelque sorte un traumatisme, une révélation qui influencera sa pratique de la littérature.

Quoi qu'il en soit, entre 1903 et 1914, Ramuz partage son temps entre la Suisse romande et Paris. Plusieurs Suisses sont alors installés sur les bords de la Seine, formant un petit cercle d'expatriés, et c'est d'ailleurs l'un d'eux, l'écrivain Edouard Rod, très bien établi dans le milieu littéraire parisien, qui permettra à Ramuz de publier son premier roman aux éditions Perrin, en 1905. Rod convaincra aussi bien l'éditeur parisien que le père de Ramuz, réticent à l'idée de voir son fils devenir écrivain plutôt

---

3) C. F. Ramuz, *Paris, notes d'un Vaudois*, Mermod, Lausanne, 1938, pp. 41~42. (le texte sera réédité en 2010 dans le volume XVIII des *Œuvres complètes* de Ramuz en cours de parution chez Slatkine, à Genève)

qu'enseignant. Dans une veine réaliste, ce premier roman, intitulé *Aline*, relate une tragédie dans la campagne vaudoise. Il faut dire que Ramuz a toujours revendiqué très fermement ses origines paysannes, et que ses textes se déroulent presque exclusivement dans un cadre rural.

En un peu moins de dix ans, Ramuz parviendra, non sans mal à publier ses cinq premiers romans à Paris, chez trois éditeurs différents (Perrin, Fayard, Ollendorff). Ils ne se vendent pas très bien, mais grâce à eux, parce qu'ils sont édités à Paris, il acquiert un certain prestige dans son pays. Les journaux les plus importants de Suisse romande lui ouvrent ainsi leur porte, pour des articles ou des nouvelles. Ils accueillent aussi ses romans, sous forme de feuilleton, comme cela se faisait alors couramment. Parallèlement, Ramuz cherche à accéder aux revues parisiennes, mais il n'y parvient guère. Il doit donc se contenter des revues romandes. Heureusement, elles paient relativement bien, ce qui lui permet de vivre.

Il se marie en 1913, et aura une fille cette même année. Cette naissance l'amène rapidement à revenir s'installer en Suisse, quelques mois avant que n'éclate la Première Guerre mondiale. Dès lors, il ne repartira plus jamais vivre à Paris: le retour est définitif. L'éloignement géographique rend plus difficile les contacts avec le milieu littéraire parisien. La guerre complique encore les relations, et Ramuz se trouve rapidement coupé des circuits littéraires de la capitale française. Pendant un temps, il renoncera à en faire un objectif, et, durant près de dix ans, il publiera tous ses livres en Suisse romande. Il se lancera dans une aventure éditoriale, *Les Cahiers vaudois* (1914~1920), qui ont



l'ambition de faire de Lausanne un centre littéraire à part entière, capable d'offrir à la littérature de langue française une véritable alternative à Paris. Pour gagner de l'argent, il continuera à écrire des articles, sous une forme plus ou moins régulière: entre 1913 et 1918, il publiera ainsi une chronique tous les quinze jours dans la *Gazette de Lausanne*, dans une rubrique intitulée «A propos de tout». Puis, vers la fin de la guerre, il mettra un terme à cette collaboration et devra par conséquent développer d'autres stratégies pour pouvoir vivre de sa plume: il donnera des lectures, s'attachera des mécènes, vendra ses manuscrits.

En Suisse romande, on s'accorde alors déjà à voir en lui un écrivain de première importance, on le compare même parfois à Rousseau. Grâce à ce prestige, il obtient des conditions éditoriales beaucoup plus favorables qu'à Paris: *Les Cahiers vaudois* ne lui refusent aucun texte, il y publie tout ce qu'il veut, notamment parce qu'on le considère non pas comme un collaborateur parmi d'autres, mais comme un chef de file. Il peut ainsi faire éditer des textes de plus en plus avant-gardistes, des textes qu'aucun éditeur parisien n'aurait sans doute pu accepter. En 1914, il publie sous le titre de *Raison d'être* un premier essai qui définit ses objectifs esthétiques. La phrase conclusive est l'une des plus connues de son œuvre, elle témoigne de ce qui est en jeu pour le styliste qu'est avant tout Ramuz:

*Mais qu'il existe, un jour, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits que chez nous, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le*

*retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully et Saint-Saphorin, – que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirons absous.*<sup>4)</sup>

C'est la période des grandes recherches poétiques. Alors qu'en Suisse romande la littérature est encore imprégnée d'un certain moralisme hérité du protestantisme, Ramuz veut mettre l'esthétique au premier plan. Dans ses œuvres, fidèle au principe qu'il s'est assigné, il se lance à la recherche du *ton* juste pour dire son environnement immédiat. Il est en effet un adepte de la loi de convenance chère à Buffon, à qui il emprunte cette idée que «le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose».<sup>5)</sup>

Peu à peu, Ramuz s'éloigne des modèles réalistes de ses premiers romans, et il prend de nombreuses libertés vis-à-vis des genres littéraires établis. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il crée avec Igor Strawinsky, alors exilé en Suisse, l'une des œuvres artistiques les plus révolutionnaires de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle: *l'Histoire du soldat*, une pièce «lue, jouée et dansée».<sup>6)</sup> Quant à ses publications à proprement parler, toujours

---

4) C. F. Ramuz, *Raison d'être* (1914), *Œuvres complètes*, XV, Slatkine, Genève, 2009, p. 36.

5) Buffon, *Discours sur le style* (1753), *Œuvres*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2007, p. 426. Ramuz a consigné la première partie de cette phrase dans son carnet de citations. (*Carnet de C. F. Ramuz. Phrases notées au hasard des lectures*, Mermod, Lausanne, 1947, p. 44)

6) Le texte a été repris dans C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, X, Slatkine, Genève, 2008, pp. 485~515.

plus audacieuses, elles déroutent de plus en plus de critiques. Ses recherches esthétiques ne sont pas bien comprises. Ce qui suscite l'incompréhension, c'est qu'il cherche à rompre avec l'élégance de la langue académique, au motif que ce n'est pas avec cette langue-là que l'on peut exprimer la terre et le monde paysan qui sert de cadre à ses récits. A titre d'exemple, voici le genre de textes que peut écrire Ramuz en 1917; c'est tiré du roman *La Guérison des maladies*; dans cet extrait, l'écrivain décrit le retour d'un homme ivre à la maison:

*Une dernière marche d'escalier, une dernière forte marche d'escalier, voilà tout ce que c'était, et déjà montée. Il s'était remis à rire, même il rit plus fort que jamais:*

*– Femme, te voilà.*

*Et tendant les bras:*

*– Femme pour la vie!...*

*Et il prit son élan, mais elle s'était écartée, en sorte qu'il traversa sans le vouloir toute la cuisine, une bonne moitié de la chambre qui venait ensuite; et qu'il l'eût traversée, elle aussi, tout entière, si la table ne l'avait arrêté.*

*Alors il ne sut plus très bien ce qui arrivait; les murs s'étaient mis à tourner en rond, et le plancher et le plafond, comme quand on est sur un cheval de bois, et il y a une musique; tout se mit à tourner de plus en plus rapidement, jusqu'à se fondre et se dissoudre en une espèce de brouillard; et c'est peu à peu seulement, comme un noyé de l'eau, qu'il ressortit de ce brouillard.<sup>7)</sup>*

---

7) C. F. Ramuz, *La Guérison des maladies*, Editions des Cahiers vaudois, Lausanne, 1917, pp. 12~13. (le texte sera réédité en 2011 dans les *Œuvres complètes*

L'une des caractéristiques les plus frappantes de cet extrait, c'est le nombre de connecteurs «et» qu'utilise le romancier, à des endroits pour le moins inhabituels. Le rythme de la phrase s'en trouve fortement affecté. Ce n'est manifestement pas l'élégance de la phrase académique que recherche ici Ramuz, mais, au contraire, une certaine lourdeur: il est en effet impératif à ses yeux que la phrase s'accorde à la lourdeur maladroite des pas de l'ivrogne.<sup>8)</sup>

Dans la *Feuille d'avis de Lausanne*, à propos du roman précédent, un journaliste parlait de «style amphigourique», de «périodes ampoulées, toujours les mêmes, hélas!», et se demandait «quand donc l'auteur de tant d'œuvres de mérite se déciderait-il à écrire en français?»<sup>9)</sup> Cette idée selon laquelle Ramuz n'écrit pas «en français» sera d'ailleurs reprise par *La Suisse* au lendemain de la parution de *La Guérison des maladies*:

[...] il n'est pas donné à tout le monde de comprendre M. Ramuz et je suis, hélas! de ce «vulgum pecus». La prose de M. Ramuz n'est, en effet, ni du français ni du patois: c'est... du Ramuz. Est-ce la langue de Voltaire et d'Anatole France qui est incapable d'exprimer la pensée de M. Ramuz? Ou le grand romancier vaudois, par une regrettable erreur

---

de Ramuz en cours de parution chez Slatkine, à Genève; il a en outre été repris, dans une version légèrement différente, dans C. F. Ramuz, *Romans*, I, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2005.)

8) Dans *Raison d'être*, déjà cité, il posait le problème en commentant la «loi de convenance»: «Que m'importe l'aisance, si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre, si je veux donner l'impression du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en présence du compact et de l'encombré?» (C. F. Ramuz, *Raison d'être*, op. cit., pp. 29~30.)

9) Anonyme, «Bibliographies», *Feuille d'avis de Lausanne*, 24 mai 1917.

*de jugement, trouve-t-il plus expédient de désarticuler le français à son usage?.../ [...] Je vois d'ici M. Ramuz sourire avec dédain et je l'entends me répondre que, s'il voulait, il pourrait écrire comme un académicien. C'est exact et j'en suis persuadé. S'il le voulait, M. Ramuz, penseur et psychologue profond, esprit abreuvé aux meilleures sources, pourrait être un remarquable écrivain. Le malheur est que ce romancier, extrêmement curieux, se figure qu'on peut créer l'originalité, la simplicité, à force de maladresse appliquée. Tel court après l'esprit qui attrape la sottise; M. Ramuz, lui, court après la simplicité et attrape le... galimatias.<sup>10)</sup>*

Ramuz bénéficie, on l'a dit, d'une importante stature en Suisse romande, où il compte de nombreux défenseurs. Ce qui est nouveau, c'est qu'il s'y fait peu à peu de véritables détracteurs. Les critiques enfleront en effet encore considérablement et atteindront leur paroxysme lorsque l'écrivain publiera, entre les mois de mai et de septembre 1920, huit «morceaux» dans la *Gazette de Lausanne* – repris pour la plupart dans le recueil intitulé *Salutation paysanne et autres morceaux*.<sup>11)</sup> Très audacieux dans leur forme, ces textes suscitent rapidement une violente polémique au sein du lectorat de la *Gazette*; après la parution du dernier «morceau», Charles Burnier, le directeur du journal, évoque ainsi la «profonde émotion» provoquée par la publication des textes de Ramuz: des lecteurs lui auraient envoyé des «lettres de protestation courtoises et signées», mais aussi

---

10) Anonyme, «En marge des livres», *La Suisse*, Genève, 16 janvier 1918.

11) Ces textes ont été repris dans C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, VIII, Genève, Slatkine, 2007.

des lettres «anonymes et injurieuses», et Burnier d'ajouter que «[c]es pages de pure littérature ont irrité peut-être plus de gens que les articles de polémique les plus vifs que ce journal ait jamais donnés». <sup>12)</sup> Après avoir passé en revue certaines des critiques adressées à l'écrivain, lesquelles portent essentiellement sur les libertés prises vis-à-vis de la langue française telle qu'elle a été fixée par «les auteurs classiques et l'Académie», Burnier observe «qu'à la différence de tant d'autres, s'il écrit délibérément en un français extravagant, ce n'est pas qu'il ignore les règles de la grammaire ni le bon usage». L'article de *La Suisse* cité plus haut ne disait pas autre chose lorsqu'il affirmait que, «s'il le voulait», Ramuz «pourrait écrire comme un académicien». Autrement dit, comme le souligne Rudolf Mahrer, la question de la compétence n'est pas en cause, c'est véritablement le *choix* qui déroute. <sup>13)</sup>

A cette époque, les livres de l'écrivain ne sont guère diffusés hors de Suisse. Il n'est donc pas étonnant que la polémique se limite presque exclusivement à l'espace romand. En France, ses publications ne passent toutefois pas complètement inaperçues, dans les milieux d'avant-garde en particulier. Plusieurs personnalités parisiennes de première importance lui font ainsi part de leur estime, à l'instar de Paul Claudel ou de Jacques Rivière. <sup>14)</sup> En 1919, Philippe Soupault l'invite même à collaborer

---

12) Charles Burnier, «Les "Morceaux" de M. C. F. Ramuz», *Gazette de Lausanne*, 7 septembre 1920.

13) Rudolf Mahrer, introduction à C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, VIII, *op. cit.*, p. xxxix.

14) Voir *Ramuz, ses amis et son temps*, V, La Bibliothèque des arts, Lausanne/Paris, 1969, pp. 277~278, 287, 297~298.

à la revue *Littérature* qu'il vient de fonder avec les futurs sur-réalistes Breton et Aragon.<sup>15)</sup>

Les choix radicaux que Ramuz a pu mettre en œuvre en Suisse romande grâce au statut qu'il y avait acquis avec ses premières publications parisiennes commencent à payer. Et, en 1924, il est approché par les Editions Grasset, qui représentent alors avec Gallimard l'une des plus importantes enseignes parisiennes. Au printemps 1924, il signe avec Grasset un contrat à long terme, portant sur cinq romans inédits plus au moins deux réimpressions. C'est le grand retour à Paris, non pas pour Ramuz lui-même, qui ne quittera pas la Suisse, mais pour ses publications. L'écrivain restera fidèle à Grasset, à quelques exceptions près, jusqu'à sa mort en 1947.

A ce stade, on peut dire que Ramuz a su tirer profit des deux champs littéraires, romands et parisiens: dans un premier temps, Paris lui a octroyé un capital symbolique à même de le poser en figure référentielle dans le milieu intellectuel et littéraire romand; et, dans un deuxième temps, ce dernier lui a offert un terrain d'expérimentation et des conditions de publication idéales, qui lui ont permis de développer, comme dans un laboratoire, son projet d'écriture novateur; le champ littéraire romand lui a en quelque sorte servi de tremplin pour rebondir à Paris en 1924, où il entre cette fois non pas à la faveur d'un parrain littéraire, mais par la grande porte.

Sur le plan financier, Ramuz a également su tirer profit de l'existence d'un champ littéraire romand autonome. Il trouve en

---

15) Sur cet épisode, voir *Ramuz, ses amis et son temps*, VI, La Bibliothèque des arts, Lausanne/Paris, 1970, pp. 19~20, 26.

effet un mécène de poids en la personne d'Henry-Louis Mermod. Ainsi, grâce à un accord passé entre ce dernier et Grasset, Ramuz publiera d'abord tous ses textes à Lausanne (pour une diffusion limitée à la Suisse romande), puis les rééditera à Paris. D'un point comptable, cette mesure est une aubaine pour lui, car le change avec la France lui est défavorable. Mermod lui assure les commodités du revenu tandis que Grasset lui offre le prestige, en lui garantissant en outre une bonne diffusion.

### La «Lettre à Bernard Grasset», un manifeste francophone

Ramuz jouit dès lors, et pour la première fois de sa carrière, d'une grande visibilité dans la presse parisienne. Mais si on parle de lui, et s'il a obtenu la reconnaissance de ses pairs, il peine à s'imposer face au public: ses livres ne sont jamais des succès de librairie. De plus, les réticences de la critique sont toujours vives. Les journalistes français ne tarderont ainsi pas à reprendre à leur compte les reproches stylistiques déjà formulés en Suisse romande. L'accusant comme d'autres de maltraiter grammaire et syntaxe, Auguste Bailly aura ce célèbre mot: «Ecrivain français!... S'il veut l'être, qu'il apprenne notre langue!... Et s'il ne veut pas l'apprendre, qu'il en emploie une autre!»<sup>16)</sup>

Mais, parallèlement à ces critiques «puristes» qui émanent alors essentiellement de la presse de droite conservatrice,<sup>17)</sup>

---

16) Auguste Bailly, «La Chronique des livres», *Candide*, Paris, 10 septembre 1925.



l'écrivain vaudois reçoit également de nombreuses marques d'estime, de la part de certains journalistes, mais aussi, publiquement cette fois, de Paul Claudel.<sup>18)</sup> Devinant qu'une polémique bien menée pour servir la carrière de l'écrivain, Henry Poulaille, le responsable du service de presse chez Grasset, décide de l'entretenir, en prenant l'initiative de réunir diverses contributions pour un «cahier de témoignages» qui paraîtra sous le titre éloquent de *Pour ou contre C. F. Ramuz*.<sup>19)</sup> Des noms alors prestigieux (Claudel à nouveau, mais aussi Henri Barbusse, Jean Cocteau, Daniel Halévy ou encore Lucien Descaves) y prennent la défense de l'écrivain vaudois. La polémique servira effectivement Ramuz. C'est ainsi à cette époque que Gaston Gallimard commence à s'intéresser à lui, et que Jean Paulhan, devenu en 1925 directeur de *La NRF* après la mort de Jacques Rivière, prend contact avec lui pour le faire entrer au sommaire de la revue.<sup>20)</sup>

---

17) Sur le sujet, voir Jérôme Meizoz, *L'Age du roman parlant (1919~1939). Écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Droz, 2001, pp. 78~84, 157~173.

18) Dans l'interview qu'il accorde à Frédéric Lefèvre en 1925, Claudel affirme ainsi que Ramuz «est plein de génie et d'imagination» et que «le style connaît par lui un renouvellement», ajoutant: «On rira bien d'apprendre, dans quelque cinquante ans, en feuilletant les gazettes, à combien de médiocres on fit des célébrités dans les années mêmes où un Ramuz publiait pour la joie d'un tout petit nombre, *Terre du ciel* ou *Guérison des maladies*» (Frédéric Lefèvre, *Une heure avec...*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Editions de *La NRF*, 1925, p. 163.)

19) *Pour ou contre C. F. Ramuz*, 1<sup>er</sup> cahier de la 17<sup>e</sup> série des *Cahiers de la quinzaine*, Paris, Editions du Siècle, 1926. (le volume reproduit également quelques avis hostiles, et notamment l'article de Bailly cité plus haut.)

20) Voir Reynald Freudiger, «Ramuz, *La NRF* et l'art de la tergiversation», in *Les Écrivains romands et La NRF*, sous la dir. de Daniel Maggetti, Garnier,

Ainsi, dans la seconde moitié des années vingt, malgré des ventes modestes, Ramuz est indéniablement au centre du débat littéraire. C'est dans ce contexte qu'il décide d'apporter sa propre contribution d'auteur à la controverse, en écrivant une lettre ouverte à son éditeur Bernard Grasset.<sup>21)</sup> La lettre est publiée à Paris, chez Grasset justement, en 1929, en préface à la réédition du recueil *Salutation paysanne*. Le volume comprend également le texte de *l'Histoire du soldat*. C'est dire qu'il regroupe des œuvres parmi les plus avant-gardistes de l'écrivain.

En imaginant la «Lettre» comme une préface aux morceaux de *Salutation paysanne*, Ramuz ancre non seulement son droit de réponse dans l'actualité polémique immédiate en France, mais s'offre également un retour sur la controverse qui avait accueilli ses morceaux dix ans plus tôt en Suisse romande, justifiant *a posteriori* le parti pris qui avait jadis suscité tant d'indignation. Dans le commentaire qui accompagne la publication du texte dans la «Bibliothèque de la Pléiade», Doris Jakubec remarque à juste titre que les «morceaux» de *Salutation paysanne* «paraissent [...] comme une illustration de la poétique revendiquée dans la "Lettre", selon une démarche consciente et maîtrisée».<sup>22)</sup>

Tout en parlant de lui-même, Ramuz dit à plusieurs reprises qu'il n'est pas le seul dans son cas, ce qui lui permet de généraliser ses constats. Comme le remarque Jérôme Meizoz, la

---

Paris, 2009. (à paraître)

21) Le texte, intitulé «Lettre à Bernard Grasset», a été repris dans C. F. Ramuz, *Romans*, II, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2005, pp. 1457~1480 et dans C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, XVI, Slatkine, Genève, 2009. (à paraître)

22) Notice de Doris Jakubec, in C. F. Ramuz, *Romans*, II, *op. cit.*, p. 1750.

«Lettre à Bernard Grasset» concernerait l'ensemble de la communauté francophone: elle constitue de fait «l'une des premières formulations argumentées des poétiques francophones du XX<sup>e</sup> siècle et un manifeste historique pour tous les auteurs des périphéries francophones soucieux de tirer parti de la variation linguistique comme ressource formelle». <sup>23)</sup> Ramuz revendique son appartenance de plein droit à la littérature de langue française, mais il tient à affirmer la validité des particularités que revêt cette langue en Suisse romande.

Le cœur de l'argumentaire tient dans l'affirmation que les Vaudois, comme tous les Suisses romands, parlent le français «de plein droit», au même titre que les Français de France, car ils ont beau ne pas être Français de nationalité, ils sont des «des Français de langue». Ramuz met en avant la disparité qui existe entre le français écrit tel qu'appris à l'école, qui est la langue «classique», «académique», et ce qu'il appelle le «français de plein air», la langue maternelle utilisée dans le quotidien. Son ambition est de faire entrer en littérature la langue «vivante» que l'on parle autour de lui, par opposition à la langue «morte» que l'on enseigne dans les livres. C'est l'*expressivité* de la langue qui l'intéresse avant tout. Avant Louis-Ferdinand Céline ou Raymond Queneau, il présente son œuvre comme une tentative de transposition, dans la langue écrite, des caractéristiques de la langue orale. <sup>24)</sup> C'est-à-dire qu'il rejette la norme linguistique

---

23) Notice de la «Lettre à Bernard Grasset» signée par Jérôme Meizoz et Reynald Freudiger, in C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, XVI, *op. cit.*

24) Sur les similitudes entre les recherches de Céline, de Queneau et de Ramuz, voir Jérôme Meizoz, *L'Age du roman parlant*, *op. cit.*

imposée par l'Académie française au nom d'une fidélité et d'une loyauté à l'égard de son origine paysanne.

Généralisant le propos, comme nous y invite Ramuz, Jérôme Meizoz constate que la «Lettre à Bernard Grasset» s'en prend à «la tradition centraliste française, qui ignore la variété des formes de langues parlées dans l'aire francophone et ampute ainsi la littérature d'un répertoire expressif».25) Ce plaidoyer pour la diversité de la langue française préfigure les grands manifestes qui se multiplieront trente ans plus tard, au moment de la naissance d'une conscience francophone (rappelons que le terme a été popularisé par le poète sénégalais Léopold Sédar Senghor après la Deuxième Guerre mondiale). L'enjeu, c'est tout bonnement le droit de pratiquer une langue qui diffère des normes «parisiennes».

Ce constat de diversité, Ramuz aurait pu le faire dans n'importe quelle «périphérie»: en Belgique, au Québec, en Afrique, mais aussi en Provence (Giono le fera), ou même dans les faubourgs parisiens (Céline le fera). Ramuz le sait bien, c'est pourquoi il généralise son cas particulier. Dans sa lettre, il va d'ailleurs jusqu'à affirmer que seuls «certains bourgeois français ou parisiens, élevés dans certaines conditions et dans certains milieux» usent de cette langue académique.

Quoi qu'il en soit, Ramuz a su utiliser avec habileté de sa situation particulière. «A cheval»26) sur deux champs littéraires,

---

25) Notice de la «Lettre à Bernard Grasset», *op. cit.*

26) Dans la «Lettre à Bernard Grasset», Ramuz a recours à cette expression: «Vous voyez, nous sommes “à cheval”, c'est-à-dire dans une situation bien douloureuse et incommode [...]» (C. F. Ramuz, «Lettre à Bernard Grasset»,

il a en effet su tirer avantage de l'un et de l'autre: Paris lui a donné la légitimité et l'audience, tandis que la Suisse romande lui a offert un terrain d'expérimentation ainsi que l'assurance non négligeable d'un revenu financier. L'écrivain restera jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale une figure importante des lettres françaises. Il collaborera régulièrement à *La Nouvelle Revue française* et publiera un à deux livres par année chez Grasset. Ses essais sur le communisme et le fascisme, dans les années trente, susciteront l'intérêt que l'on réserve aux écrivains renommés, en Suisse comme en France. Mais les circonstances l'ont peu à peu fait disparaître de la scène littéraire française: la Deuxième Guerre mondiale éclate, ses relais littéraires à Paris se font plus difficiles. Surtout, Ramuz tombe malade, puis meurt en 1947, alors que la France n'a plus d'yeux que pour les écrivains «engagés» (Sartre, Aragon, Camus, etc.). Il tombera alors dans l'oubli, en France. Mais pas en Suisse romande: ses livres sont en effet rapidement inscrits dans les programmes scolaires, ils sont étudiés à l'Université. On consacre à Ramuz des thèses, des monographies. Les écrivains romands revendiquent son héritage. Il donne son nom à un prix prestigieux. Aujourd'hui, il apparaît même sur un billet de banque!

Cette reconnaissance presque inconditionnelle en Suisse romande finira par servir l'écrivain. En effet, l'intérêt jamais démenti que son œuvre y suscite depuis sa mort a fini par intriguer les instances littéraires parisiennes, qui ont pris la peine de la redécouvrir. Et, en 2005, cent ans après la publi-

---

*Romans*, II, *op. cit.*, p. 1463.)

cation de son premier roman à Paris, Ramuz entre dans la prestigieuse «Bibliothèque de la Pléiade», cette collection de Gallimard qui constitue à l'heure actuelle la consécration littéraire la plus importante en France. S'il a ainsi pu entrer au panthéon des lettres françaises, il le doit non seulement à la qualité de son œuvre, mais aussi en grande partie à l'existence d'un champ autonome en Suisse romande. Sans cette périphérie qui n'a jamais cessé de s'intéresser à lui, où il n'a jamais cessé d'exister, de fasciner, plus personne ne le lirait probablement aujourd'hui. Or, à l'heure actuelle, son œuvre romanesque est considérée comme l'une des plus importantes du XX<sup>e</sup> siècle...

### En guise de conclusion

Le cas de Ramuz est intéressant dans la mesure où il permet de mettre en évidence certaines caractéristiques du champ littéraire romand par rapport au champ littéraire parisien, ainsi que son utilité en tant que champ autonome. On retiendra en particulier qu'il peut servir de terrain d'expérimentation. C'est d'ailleurs l'une des constantes du champ littéraire romand depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle: il a pu offrir des espaces de liberté à la création qu'il était difficile de trouver à Paris. Certes, on l'a vu, il n'a pas toujours accueilli ces expérimentations avec enthousiasme, mais il suffit de quelques personnes convaincues pour qu'elles puissent avoir lieu. Il n'est dès lors pas étonnant que la Suisse romande compte autant d'écrivains novateurs qui ont su renouveler les genres littéraires: on peut bien sûr penser

à Ramuz, mais aussi à Charles-Albert Cingria, à Catherine Colomb et à Nicolas Bouvier par exemple.

Aujourd'hui, la scène littéraire romande est extrêmement variée. On y dénombre plusieurs éditeurs à vocation littéraire: les Editions Zoé, les Editions de l'Aire, Bernard Campiche et L'Age d'homme, auxquels il faut encore ajouter InFolio, Castagniéé, Noir sur Blanc, ou encore les Editions Empreintes, spécialisées dans la poésie. Aux notables exceptions de Zoé et d'InFolio, ces éditeurs ne sont à l'heure actuelle pratiquement pas diffusés en France.

Comme du temps de Ramuz, pour les écrivains, la légitimité passe aujourd'hui encore par Paris. Plusieurs auteurs nés en Suisse romande, ou vivants en Suisse romande, ont d'ailleurs trouvé des éditeurs parisiens: Philippe Jaccottet et Noëlle Revaz publient chez Gallimard, Jean-Luc Benoziglio et Bernard Comment au Seuil, Jacques Chessex chez Grasset, Marius Daniel Popescu chez José Corti, pour ne citer que quelques auteurs vivants. Chessex, Benoziglio et Jaccottet ont même acquis de prestigieuses reconnaissances en France: le premier a obtenu le Prix Goncourt, le second le Prix Médicis, et le troisième rejoindra prochainement Ramuz, Rousseau, Albert Cohen et Blaise Cendrars dans la «Bibliothèque de la Pléiade».

Mais si certains écrivains suisses de langue française réussissent à Paris, d'autres échouent, évidemment. D'autres encore ne semblent pas avoir fait de Paris un objectif, préférant bâtir en Suisse romande une œuvre qui parlera pour eux. Dans certains cas, ce choix peut être dicté par la modestie, ou par la lucidité; mais dans d'autres, il correspond à une forme d'engagement

volontariste visant à préserver, hors de la France, un champ littéraire autonome et vivant: c'est une lutte pour la diversité. Une diversité qui ne serait pas ici idiomatique, mais institutionnelle: contre le centralisme parisien, jouer la carte de la périphérie et de ses richesses. Ramuz et ses amis avaient eu une volonté similaire avec *Les Cahiers vaudois*. L'enjeu, c'est de faire exister, hors de la métropole parisienne, d'autres pôles littéraires, de proposer des alternatives. En Suisse, où l'allemand représente la première langue nationale, ce qui se passe dans la sphère germanique peut servir d'exemple. En effet, dans la littérature de langue allemande, Zürich, Vienne ou Munich peuvent rivaliser avec Berlin. Ce n'est certes pas demain la veille qu'on verra Marseille, Genève ou Dakar sur un pied d'égalité avec Paris, mais on voit néanmoins aujourd'hui déjà des entreprises éditoriales ambitieuses qui militent activement et avec succès pour une littérature de qualité hors de Paris. Ainsi d'Actes sud, à Arles, pour prendre un exemple en France, ou Zoé, à Genève. Ces éditions sont peu à peu en train de se profiler dans le paysage littéraire français comme des alternatives crédibles à Gallimard, Grasset, Seuil ou Minuit. C'est une certaine conception de la diversité qui est en jeu.



## □ BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### ŒUVRES DE RAMUZ:

RAMUZ C. F., *Œuvres complètes*, 30 vol., Slatkine, Genève, 2005.

\_\_\_\_\_, *Romans*, I-II, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2005.

### SUR LA LITTÉRATURE ROMANDE:

FRANCILLON, Roger(sous la dir. de), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, 4 vol., Payot, Lausanne, 1996~1999.

GALLAND, Bertil, *La Littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure*, Zoé, Genève, 1986.

MAGGETTI, Daniel, *L'Invention de la littérature romande (1830~1910)*, Payot, Lausanne, 1995.

MEIZOZ, Jérôme, *Le Droit de «mal écrire». Quand les auteurs romands déjouent le «français de Paris»*, Zoé, Genève, 1998.

### SUR RAMUZ:

BOILLAT, Gabriel, «L'Accueil de Ramuz en France (1921~1926)», *Etudes ramuziennes, La Revue des lettres modernes*, série «C. F. Ramuz», n° 1, Paris-Caen, 1982, pp. 45~111.

BRINGOLF, Théophile, Jacques Verdan, *Bibliographie de l'œuvre de C. F. Ramuz*, A la Baconnière, Neuchâtel, 1975.

CORDONIER, Noël, «Ramuz lit Rousseau: la langue et le lieu», *Dans l'atelier de Ramuz, Etudes de Lettres*, n° 1~2, Lausanne, 2003, pp. 243~262.

DENTAN, Michel, *C. F. Ramuz. L'espace de la création*, A la Bacon -

- nière, Neuchâtel, 1974.
- FREUDIGER, Reynald, «Ramuz, La NRF et l'art de la tergiver -  
sation», in *Les Ecrivains romands et La NRF*, Garnier, Paris,  
2009. (à paraître)
- GIRARD, Philippe, Alain Rochat, *C. F. Ramuz – Igor Strawinsky.  
Histoire du soldat. Chronique d'une naissance*, Slatkine,  
Genève, 2007.
- GUISAN, Gilbert, *Ramuz, ses amis et son temps*, 6 vol, La Biblio -  
thèque des arts, Lausanne/Paris, 1967~1970.
- MAHRER, Rudolf, «Un français de plein air: la langue romanesque  
de C. F. Ramuz», *Le Français moderne*, n° 2, Paris, 2006,  
pp. 219~235.
- MEIZOZ, Jérôme, «Portrait de C. F. Ramuz en incitateur», in *L'Age  
du roman parlant (1919~1939). Ecrivains, critiques, linguistes  
et pédagogues en débat*, Droz, Genève, 2001, pp. 45~128.
- RENAUD, Philippe, *Ramuz ou l'intensité d'en bas*, L'Aire, Lausanne,  
1986.
- SPITZER, Leo, «Le Style de C. F. Ramuz: le raccourci mystique», in  
*Romanische Literaturstudien (1936~1956)*, Max Niemeyer  
Verlag, Tübingen, pp. 329~342.
- VERSELLE, Vincent, «Artisan novateur, tâcheron laborieux... ou  
peut-être écrivain? La réception critique des romans de C.  
F. Ramuz», *Dans l'atelier de Ramuz, Etudes de lettres*, n° 1~2,  
Lausanne, 2003, pp. 135~188.

## 파리의 주변부, 불어권 스위스 문학 - 두 문학 장에 “걸친” C. F. 라뤼즈의 경우

레날 프리디거(로잔 대학교)

파리 중심의 불문학과 비교했을 때 불어권 스위스 문학은 주변적인 위치를 점하고 있다. 파리를 경유해야 더 넓은 불어권으로 작품이 유포될 수 있으며, 많은 불어권 스위스 작가들이 파리의 문학계에 접근하려 한다는 사실은 이를 보여준다. 그러나 한편으로는 독자적인 출판업계와 시장, 작가와 비평가 등을 갖추고 있다는 점에서 불어권 스위스 문학계는 자율적인 장으로서의 면모를 보이기도 한다. 불어권 스위스의 대표적인 작가인 샤를 페르디낭 라뤼즈의 생애는 이러한 불어권 스위스 문학계의 주변적이면서도 자율적인 현실을 반영하고 있을 뿐 아니라, 우리로 하여금 불어권 내 프랑스어의 다양성이라는 문제에 대해 재고하게 해준다.

1878년 스위스 로잔에서 태어나 프랑스어 시집과 단편소설을 출간한 바 있는 라뤼즈는 파리로 건너가 1905년에 첫 장편소설인 『알린느』를 펴낸다. 스위스계 작가로 먼저 파리에서 활동하고 있던 에두아르 로드의 도움으로 출간한 이 소설에서 라뤼즈는 스위스 농촌 지역의 삶을 그리고 있다. 이후 약 10년에 걸쳐 그는 파리에서 5편의 소설을 출간한다. 비록 작품의 판매량이 많지는 않았지만, 파리에서 작품을 출간했다는 사실로 인해 그는 불어권 스위스 문학계에서 크게 환영을 받는다.

1913년에 스위스로 돌아온 이후 라뤼즈는 로잔을 대안적인 문학 중심지로 만들고자 했다. 많은 작품을 출간하며 불어권 스위스에서 루소에 비견되는 작가로 인정받았던 그는 자신이 원하는 거의 모든 것을 출판할 수 있었다. 그리고 점차 파리에서라면 꺼내기 어려웠을 아방가르드적인 글들을 발표하기 시작한다. 그가 스위스에서 발표한 혁신적인 작품들은 특히 아카데미 프랑세즈의 언어와는 다른 스위스의 지방어로 채워져 있었고, 이러한 그의 문체를 두고 불어권 스위스의 비평가들은 프랑스어가 아닌 애매한 언어를 사용한다고 비판을 가한다. 이 시기 그의 작품은 불어권 스위스에서만 유포되었지만, 일부 프랑스의 아방가르드적 작가들이 그의 글쓰기에 관심을 갖기 시작한다.

1919년에 그는 필립 수포로부터 『문학』 지에 참여할 것을 권유받는다. 그리고 1924년에는 갈리마르 출판사와 더불어 파리에서 가장 중요한 위치를 차지하고 있던 그라세 출판사와 장기 계약을 맺고 1947년 사망하기까지 지속적인 관계를 유지한다. 라뤼즈는 이처럼 불어권 스위스와 파리는 두 문학 장을 이용할 줄 알았다. 주목할 만한 스위스계 작가로 파리에 소개된 그는 그곳에서의 작품 출간으로 인해 불어권 스위스 문학계에서 중요한 지위를 얻게 되었다. 그리고 불어권 스위스 문학계를 일종의 문학적 혁신의 실험실로 활용함으로써 파리의 문학계에 재입성할 수 있었던 것이다. 또한 그는 자율적인 불어권 스위스 문학 장의 존재를 이용할 줄 알았는데, 스위스 문학계에서 경제적 후원을 받아 자유로운 창작 활동을 할 수 있었기에 그라세 출판사의 지원을 얻고 파리 문학계에 다시 진출할 수 있었던 것이다.

파리에서도 역시 그의 문체를 놓고 비판이 일기 시작했고, 이에 폴 클로델을 비롯한 주요 문인들이 그를 옹호함으로써 라뤼즈는 파리 문학계에서 논쟁의 중심에 서게 되었다. 결국 그는 1929년 자신

의 작품집 서문에 편집자에게 보내는 편지 형식으로 논쟁에 대한 자신의 입장을 직접 표명한다. 여기서 그는 자신이 아카데미 프랑세즈의 “죽은” 언어가 아닌 “살아 있는” 언어로 표현하고자 했음을 분명히 하면서, 이러한 시도가 자신뿐 아니라 주변부 불어권 문학 전체와 관련된다는 점을 밝혔다. 프랑스어의 다양성에 대한 그의 변론은 주변부 불어권 문학의 시학에 대한 최초의 정식화이자 일종의 역사적 선언이었던 셈이다.

2차 대전의 발발로 라뤼즈와 파리의 연계는 느슨해졌으며, 1947년 그의 죽음은 파리 문학계에서 별다른 주목을 받지 못했다. 그러나 불어권 스위스에서 그의 입지는 더욱 확고해져 교과서에 그의 작품이 수록되고, 그에 대한 연구가 활발하게 전개되었다. 불어권 스위스에서의 라뤼즈에 대한 지속적인 관심은 이후 다시금 파리 문학계의 관심을 불러일으켰고, 결국 그가 파리에서 첫 작품을 출간한 지 100주년이 되는 2005년에 그의 전집이 플레이야드 판으로 출간된다. 이처럼 그가 프랑스 문학의 판테온에 입성할 수 있었던 것은 그의 작품이 이룬 문학적 성취 때문이기도 하지만, 자율적인 장으로서의 불어권 스위스 문학계가 있었기 때문에 가능한 일이었다.

라뤼즈의 생애를 통해 우리는 불어권 스위스 문학계가 보이는 주변적이면서도 자율적인 장으로서의 면모를 확인할 수 있었다. 라뤼즈의 시대와 마찬가지로 오늘날에도 많은 불어권 스위스 작가들이 파리로부터 문학적 승인을 받고 자신의 입지를 다진다. 그러나 동시에 상당수의 작가들이 파리를 경유하지 않고 불어권 스위스 내부에서 자신의 문학세계를 열어가고 있다. 그리고 이들 중에는 파리 중심주의에 반대하며 자율적인 문학 장을 보존하고 다양성을 구현하기 위해 투쟁하는 작가들이 있다. 오늘날 스위스를 비롯한 불어권 내에서 파리를 벗어나는 대안적인 문학 장을 구성하는 것이 많은 문학인들의 관심사가 되고 있다. 마르세유, 제네바, 다카르에서

파리와 대등한 자리에 서기 위한 시도들이 현재 진행 중이다.

주제어: 불어권 스위스 문학, 파리 중심주의, 주변부, 자율적 문학 장,  
샤를 페르디낭 라뮈즈

mots-clés: littérature romande, centralisme parisien, périphérie,  
champs littéraire autonome, Charles Ferdiand Ramuz

투고일: 2009년 4월 15일

심사일: 2009년 11월 20일

게재확정일: 2009년 11월 22일